

" *GENS*
de *BRETAGNE* "

Texte et
introduction
de

Ch. Leffler

dessins
de

J. Charbonnet

A Madame et Monsieur Moreau
En toute sympathie Bretonne -
J'imagine avec vous de la chère
Bretagne.
Très amicalement
D. - - - - -

"GENS de BRETAGNE"

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE
500 EXEMPLAIRES DE LUXE SUR
VELIN PUR FIL NUMÉROTÉS DE
101 A 600 ET 100 EXEMPLAIRES DE
GRAND LUXE MADAGASCAR,
NUMÉROTÉS DE 1 A 100.

C'EST ici le troisième album de Jean Scherbeck. Les deux premiers étaient consacrés à la Lorraine, — et je prends le verbe consacrer au sens étymologique du mot : car il y avait quelque chose de religieux dans le geste de l'artiste vers sa Lorraine natale, dans son empressement et sa ferveur à lui dédier les prémices de sa laborieuse enquête à travers les vieilles provinces françaises, le premier fruit (et si savoureux) de ses patientes investigations. Du rapprochement et du groupement de toutes ces figures de paysans, de tâcherons, de gentes « baicelles » et de « mamiches » en caraco noir et en chapeau à bride, étudiées et restituées avec une psychologie si pénétrante et un coup de crayon si magistral, se dégagait peu à peu l'image même de la Lorraine, du pays réaliste, solide, avisé, dont ils étaient comme une représentation éparse et fragmentaire. Apud parvulos quaerite me...

Et voici maintenant Scherbeck qui — en attendant de passer au pays basque — se penche sur la Bretagne et cherche son âme dans les yeux de son peuple : laboureurs de la glèbe et du large, — surtout du large — gardiens de phare, douaniers, mendiants, fillettes engoncées dans leur fraise à godrons comme des infantes, iliennes monacales vêtues d'un deuil éternel, sveltes « friteuses » des sardineries bigoudènes en mitre de dentelle et haut-de-jupe ponceau... Sera-t-il aussi heureux qu'avec la Lorraine ? De toutes ces expressions si diverses fera-t-il surgir dans notre esprit l'image de celle que le poète Saint-Pol Roux appelle si joliment et si justement l'aïeule à la coiffe innombrable ?

C'est au public de répondre. Mais que dis-je ? il a déjà répondu. On sait avec quelle faveur aussi bien les touristes que les Bretons eux-mêmes ont accueilli ces artistiques « pochettes » où Jean Scherbeck avait jeté, comme à la volée, mais d'un trait toujours si sûr, tantôt une tête boucanée de vieux marin, tantôt un profil perdu de jeune pastoure rêvant sur la dune prochaine. Rarement la Bretagne s'était mieux reconnue que dans ces figures détachées, dont on souhaitait la réunion dans un album de grand format.

Je sais que, dans la Bretagne, c'est surtout la Basse-Bretagne vers qui s'est portée la complaisance de l'artiste et que, dans cette Basse-Bretagne même, le peuple de la mer finistérienne a retenu de préférence son attention. Mais quoi ! n'est-il pas le plus représentatif de cette contrée dont on a pu dire qu'elle était une création de l'Océan, une annexe continentale de son grand domaine maritime et comme le seuil même de son mouvant infini ? Le premier nom de la Bretagne, celui qu'elle portait au temps de César

et qu'elle garda jusqu'à l'époque des migrations cambriennes, n'était-il pas Ar-Mor, autrement dit le pays de la mer? L'air des bois lui-même, en Bretagne, est tout imprégné d'aromes marins et, plus que de l'odeur des trois plantes fatidiques de Merlin, le gui, le trèfle et le thym, c'est de sel, de brome et d'iode que les poumons s'y remplissent. Exaltants effluves, aux apers saveurs d'aventure et de lointains!...

Ainsi Jean Scherbeck est-il tout excusé d'avoir donné ses préférences à la Bretagne maritime. Puisqu'il fallait se restreindre et choisir, son choix a été le meilleur en somme. Pour moi je ne saurais assez dire avec quelle joie, quelle fierté, j'ai accepté de présenter son album à mes compatriotes; j'ai conscience que cette œuvre de l'artiste lorrain honore grandement leur pays, qu'elle est un des plus délicats et des plus puissants hommages qu'on lui ait rendus. Demain son crayon s'associera, pour présenter le pays basque, à la plume incomparable de Francis Jammes. La communion sera parfaite cette fois entre l'artiste et l'écrivain.

Puisse ici l'écrivain n'avoir pas été trop inférieur à l'artiste!

Ch. de Launay

Le Keric, en Tresthaon (C. & N.)

Oct. 1989

LE DRAP NOIR

FRANÇOIS LABAT était à ce moment-là sur la terrasse du phare de Men-Rû, robuste chandelier de granit planté à quatre milles de la côte bretonne sur un « isolé » de grand atterrage.

La mer descendait, découvrant peu à peu le sinistre platier de porphyre rouge, moucheté de balanes, de bernicles et de moules, qui a donné son nom au phare. Labat scrutait l'horizon à l'aide de sa lunette marine; mais un reste de brume ne permettait pas de porter la vue très loin.

La veille au soir, vers dix heures, au plus fort d'une tourmente de vent d'est et de neige, étant de faction dans la cage de la lanterne, il avait aperçu deux navires: un dundee, dans le sud, qu'à cause de l'éloignement il n'avait pu identifier, et un trois-mâts de 250 à 300 tonneaux qui n'était qu'à quelques encâblures du phare et sur qui se concentra bientôt toute son attention.

Le trois-mâts naviguait péniblement sous ses bas ris; le beaupré pendait; le navire donnait de la bande à chaque lame. Peu après, un paquet de mer formidable embarqua par l'arrière, démolit la roue du gouvernail et cassa les saisines de la drome de bâbord qui se mit à rouler dans tous les sens sur le pont. Le navire tomba en travers et, comme il s'était encore rapproché du phare, Labat put aisément déchiffrer son nom: c'était le *Grimalkin*, du port de Whitby (Angleterre).

Il n'y avait guère de chance pour que le navire, en cet état, pût gagner la côte. Labat, d'ailleurs, l'avait presque aussitôt perdu de vue; il s'était borné à consigner l'événement sur le registre du phare et, à minuit, était descendu dans sa chambre.

Yves-Marie Kerguérou, le second gardien, qui prit le quart à sa place, ne remarqua rien de particulier pendant le reste de la nuit. Au matin seulement, tandis que son collègue — qui était aussi son beau-frère — mettait un peu d'ordre dans la cambuse, il descendit sur le platier pour visiter des palangres qu'il avait mouillées la veille. Les palangres avaient été enlevées par la tempête, mais, dans une crique voisine, avec une vergue, une bitte et diverses autres épaves, il trouva un bout de planche où étaient encore visibles les quatre lettres RIMA.

C'était plus qu'il n'en fallait pour reconstituer le reste de l'inscription. De fait, aucun des deux gardiens ne conçut le moindre doute sur l'identité du fragment de tableau trouvé par Kerguérou: tous deux l'attribuèrent au *Grimalkin*, signalé la veille en perdition près de Men-Rû, et conclurent à la submersion totale de ce navire.

Kerguérou remonta chercher le registre du phare et, dans la colonne des « Observations », à la suite du rapport de Labat, coucha soigneusement, en belle écriture bâtarde, son propre rapport. Puis il redescendit vers son collègue qui, accoudé sur le parapet de la terrasse, continuait à inspecter la mer dans le vague espoir d'y découvrir quelque être humain échappé au naufrage. Le vent était tombé; mais la mer, couleur de bile, restait



lourde et baveuse; de grands radeaux de fucus, que la tempête avait détachés des profondeurs, s'y balançaient pesamment à la lame et, dans la brume, ramassés, coniques, pareils à de minuscules torpilles aériennes, des macareux filaient d'un vol rigide...

— C'est drôle, dit enfin Labat. Après un coup de chien comme celui-là, je m'attendais à toute une pagaille d'épaves... Le vent a certainement changé dans la nuit.

— Oui, dit Kerguénou... Vers deux heures, il a sauté dans l'Ouest. . Et, avec flot, les épaves ont dû « porter » presque toutes vers le Coztank.

. . .

Ce nom de Coztank, jeté dans la conversation, détourna un moment l'attention des deux hommes: ils évoquèrent en pensée, l'un et l'autre, la petite maison blanche d'un étage sur rez-de-chaussée, qui, dans une anfractuosité de la côte d'en face, abritait leur commun bonheur.

Là vivaient leurs deux femmes, Jeanne-Yvonne et Perrine, les filles du capitaine Jametel, qu'ils avaient épousées le même jour et qui n'avaient pas voulu se quitter après leur mariage.

Suivant la judicieuse observation de Perrine, puisque Kerguénou et Labat étaient attachés au service du même isolé, il n'y avait pas de raisons pour que leurs « légitimes » fissent ménage à part... Les deux hommes n'avaient pas demandé mieux que de souscrire à ce naïf arrangement. Ils étaient de la même paroisse; ils avaient navigué ensemble dans la flotte; ils s'estimaient et s'aimaient profondément. Et ils aimaient encore mieux leurs femmes, cette Jeanne-Yvonne et cette Perrine Jametel dont ils n'auraient jamais osé, dans leurs plus beaux rêves de gabiers sentimentaux, espérer devenir un jour les maris.

Des orphelines sans doute, et guère riches, affligées, par surcroît, d'un chenapan de frère dont il valait mieux ne pas parler, mais si jolies, si avenantes, « éduquées » comme des filles de bourgeois! Elles se ressemblaient parfaitement: même taille, même visage, mêmes yeux couleur de mer, même grâce fluette et délicate. Perrine avait seulement quelques mois de plus que Jeanne-Yvonne...

Le double mariage de Kerguénou et de Labat avec les « demoiselles » Jametel remontait à la Pentecôte précédente, et les deux ménages n'avaient pas encore eu le temps d'écorner leur lune de miel. C'était toujours une surprise nouvelle pour les deux beaux-frères, quand ils descendaient à terre, de se retrouver au Coztank près de leurs femmes, d'oublier là, dans un farniente amoureux, les tristesses de Men-Rû, leurs mornes factions nocturnes dans la tour du phare et ce perpétuel et formidable ronflement d'orgue de la longue colonne de granit qui, dans les premières semaines de leur noviciat, avait failli les rendre fous tous deux...

. . .

Labat avait repris sa lunette et, machinalement, l'avait inclinée vers la côte dont le liséré grisâtre commençait à percer le brouillard.



Pour longtemps? Le soleil, déjà haut sur l'horizon, n'était guère plus large ni plus reluisant qu'une lentille de hublot: sûrement le brouillard, après cette brève défaillance, reprendrait le dessus, noierait dans ses ondes cotonneuses le continent et les îles.

Mais Labat n'était pas exigeant; comme c'était bientôt son tour de descendre à terre — on attendait le baliseur pour le lendemain — il lui suffisait d'avoir pu rafraîchir ses yeux et son cœur, ne fût-ce qu'une minute ou deux, avec la blanche vision de cette maisonnette du Coztank qui tournait bravement sa gentille figure amie vers Men-Rû, alors que la plupart des autres chaumes de pêcheurs, rasés derrière la dune, évitaient peureusement la vue du large.

Labat la tenait au bout de sa lunette, cette vaillante et chère petite maison, et, d'habitude, quand il la regardait ainsi de la terrasse du phare, un large sourire détendait sa physionomie un peu rude, boucanée par l'embrun et les vents d'hiver.

Or, cette fois, Labat ne riait pas, et Kerguénoù, qui observait depuis quelque temps son beau-frère, fut frappé par la décomposition de ses traits.

— Qu'est-ce qui te prend? Est-ce que ça ne va pas? demanda-t-il avec inquiétude.

— Je ne sais que te dire, murmura Labat qui se sentait près de défaillir. Regarde-toi-même, Yves-Marie... Peut-être que j'ai mal vu...

Et il tendit la lunette à son beau-frère qui la prit sans dire mot, la mit au point et la braqua à son tour dans la direction du Coztank.

Tout de suite aussi, la figure de Kerguénoù se décomposa.

Il lâcha la lunette.

— Oh! François! François!

— Tu as vu?

— Oui.

— Il n'y a qu'elles qui habitent là... C'est donc Jeanne-Yvonne ou Perrine.

— Ta femme ou la mienne.

— L'une des deux, certainement... Mais laquelle?

— Laquelle? répéta Kerguénoù.

— Repasse-moi la lunette, dit brusquement Labat. Il faut savoir... Nous ne pouvons pas rester dans une incertitude pareille.

Il tourna de nouveau l'instrument vers la côte.

Mais les flottantes mousselines de la brume s'étaient renouées dans l'intervalle, et l'horizon ne lâcha pas son secret...

Vainement, les deux gardiens restèrent là toute la journée, se relayant à la lunette et guettant une éclaircie que le ciel leur refusa jusqu'au bout.

Autour d'eux, la mer se hachait; à la grande houle franche de la veille succédait une autre houle plus courte et plus aiguë, cette houle sournoise des temps de brume qui ressemble à un bouillonnement et n'obéit à aucune direction. Et le soir tomba, puis la nuit. Une cloche d'ombre s'abattit sur le phare, qui démasqua inutilement ses huit secteurs: les premières couches de vapeur se teintaient de pourpre et d'orange, mais, arrêté par les couches suivantes, le jet lumineux se noyait, se diluait, perdait à trente pas toute sa puissance de pénétration.

— Il faut faire marcher la trompe, dit Kerguénoù.



Les deux gardiens veillaient ensemble dans la cage de la lanterne, Labat roulé dans une peau de mouton, tandis que Kerguérou tenait le quart. Quelque chose de plus fort qu'eux les empêchait de se séparer. Ils n'osaient pas se communiquer leurs impressions; ils ne se parlaient que pour les besoins du service.

A cause de l'absolu calme nocturne, le phare, ce soir-là, ne rendait qu'un bourdonnement doux, presque imperceptible, qui se confondait avec la légère crépitation de l'appareil optique circulaire. Et soudain les bidons, les verres, les cornets, tout se mit à trembler autour d'eux: c'était la sirène de brume qui commençait sa musique sauvage. Toute la nuit, avec de brefs intervalles de répit, elle hurla tragiquement. Et, dans le silence obstiné que gardaient les deux hommes, cette musique rauque, déchirante, inlassable, signal d'avertissement pour les navigateurs que ne renseignait plus la lumière du phare, était comme la voix de leur commune angoisse, le râle d'agonie de leurs deux âmes fraternelles, murées dans la brume et le mystère...

. . .

Vers sept heures, à l'orient, des blancheurs apparurent et peu à peu gagnèrent tout l'espace. On eût dit maintenant comme une cloche d'albâtre, sous laquelle le phare était prisonnier.

Kerguérou fit jouer un dé clic pour arrêter la marche de l'appareil, abaissa les mèches, fixa l'obturateur...

Labat, qui avait pris sa place sur la peau de mouton, n'était qu'assoupi et se réveilla tout à fait quand la lampe fut éteinte. Debout aussitôt, il regarda autour de lui et hocha la tête tristement: la brume était toujours là, morne écran circulaire, limbes blafards où l'œil tâtonnait sans trouver d'issue. On ne voyait pas la mer, ni même les roches au pied de la tour, à plus forte raison la côte, éloignée de 4 milles. Par surcroît de malchance, le baliseur, en qui espéraient les pauvres gens pour les tirer d'incertitude, ne prendrait certainement pas le large d'un temps pareil; aucun bateau de pêche ne quitterait le Coztank; pour vingt-quatre heures encore, peut-être pour davantage, — ces brumes d'hiver ne durent-elles pas quelquefois toute une semaine? — les deux hommes étaient condamnés à ne rien savoir...

Leurs regards, qui se fuyaient depuis la veille, se croisèrent à ce moment, et ils virent que la même pensée les obsédait.

— Tu es sûr d'avoir bien vu? demanda tout bas Kerguérou.

— J'allais te faire la même question, répondit Labat.

— Qu'est-ce que tu as vu?

— Voilà, dit Labat. Notre maison est crépie à la chaux; c'est la seule, avec la maison du sémaphore, qui ait ses fenêtres tournées vers la grève: ainsi il n'y a pas moyen de se tromper...

— Il n'y a pas moyen, répéta Kerguérou.

— D'abord je ne comprenais pas très bien ce qui se passait... Contre la façade de la maison, je voyais une échelle et un homme dessus qui accrochait quelque chose; il avait l'air de frapper avec un maillet, comme pour enfoncer des clous. Il y avait un



gosse qui l'aidait, au pied de l'échelle... Et, l'homme étant descendu et ayant enlevé son échelle, j'ai vu que c'était un drap qu'il avait tendu autour de la porte de notre maison, un drap noir.

Kerguénou baissa la tête.

— Je n'ai vu ni l'homme ni l'échelle, dit-il, mais j'ai vu comme toi le drap noir... le drap mortuaire.

Tous deux se turent et ce fut à peine s'ils se reparlèrent de la journée, quoiqu'ils ne se quittassent pas d'une semelle et comme si, en se perdant de vue, ils eussent craint de perdre leur dernière raison d'espérer...

Était-ce Perrine qui était morte? Était-ce Jeanne-Yvonne?

Chacun d'eux se posait la question et souhaitait secrètement de la voir résoudre en sa faveur; une sourde rivalité commençait à travailler ces deux êtres qui, la veille encore, eussent donné leur sang l'un pour l'autre. Kerguénou éprouvait bien quelque honte de ce sentiment égoïste et faisait tous ses efforts pour le refouler; mais chez Labat, nature plus primitive et plus fruste, il éclatait presque ouvertement, au point que le malheureux manqua de témoigner tout haut sa satisfaction en se rappelant qu'à son dernier congé il avait trouvé Jeanne-Yvonne un peu pâlotte; elle se plaignait d'étourdissements, de maux de tête, de nausées... Mais Perrine aussi d'ailleurs. Et il retomba dans son anxiété.

. . .

La vérité, c'est qu'aucune des deux sœurs Jametel n'était de santé bien brillante. Leur mère était morte phtisique. Elles-mêmes, élevées à la ville, avaient eu une enfance très délicate.

Il leur revenait quelque bien de leurs parents, qui ne tarda pas à être dissipé par leur frère aîné, Casimir, un vaurien dont la mauvaise conduite avait abrégé les jours du capitaine Jametel et qui n'avait même pas pu, à vingt-cinq ans, décrocher son brevet de maître au cabotage.

Noceur, sournois, paresseux, graine d'anarchiste et de forban, Casimir avait roulé dans tous les ports, essayé de tous les métiers, goûté de la correctionnelle et failli tâter de la cour d'assises, à la suite d'une rixe sur le Banc de Terre-Neuve, où son compagnon de pêche avait laissé la vie. L'enquête, ouverte six mois plus tard, au retour du Banc, ne put aboutir qu'à des présomptions dont bénéficia le chenapan. Relaxé, il revint au Coztank, où il vécut cyniquement aux crochets de ses sœurs terrorisées. Leur modeste avoir personnel y passa presque tout entier, les pauvres filles, tant par faiblesse de caractère que dans l'espoir d'aider au relèvement du misérable, ayant consenti à placer le peu qui leur restait sur un dundee de 80 tonneaux, l'*Ave Maria*, laissé pour compte d'un chantier de construction avec lequel il prétendait « s'acheter une conduite » et « refaire sa fortune ».

La chose n'eût point été impossible si Casimir avait tenu ses promesses: le dundee avait été livré à perte, pour les deux tiers de sa valeur; la coque, les agrès, tout en était neuf et de bonne qualité, hormis l'équipage.

N'ayant point de brevet et ne pouvant commander à son propre bord, Casimir s'était associé avec un maître au cabotage de Roscoff, personnage équivoque, pourri de



dettes et d'alcool et qui ne trouvait plus d'engagement nulle part. Un autre matelot, de même acabit que le capitaine, et un pauvre mousse, souffre-douleur du trio, complétaient l'équipage. Et, nanti de ce personnel de choix, le *Trimardeur* — ci-devant *Ave Maria*, nom qui sentait trop la « bondieuserie » au gré du fils Jametel — se lança un beau jour sur la mer jolie.

Deux ou trois petites opérations de cabotage, destinées à masquer le vrai but de l'entreprise, donnèrent d'abord à croire que Casimir s'était amendé pour de bon et entendait reprendre son rang dans la société. Puis de méchants bruits coururent : le *Trimardeur* avait été signalé au large de Terenez, dans le chenal des Iles-Blanches, sans qu'on l'eût vu poursuivre sa route vers l'un des ports du continent. Il arrivait de nuit et, au matin, avait disparu...

Ces courses nocturnes éveillèrent l'attention de la douane : des pêcheurs furent surpris transportant des ballots de poivre et de tabac, qu'ils prétendaient avoir recueillis en mer ; mais le bon état des marchandises démentait cette origine. Poivre et tabac venaient de Jersey, relâche habituelle des fraudeurs de la Manche. Évidemment, le *Trimardeur* débarquait sa cargaison dans quelque grotte de l'archipel où les goémoniers du Coztank et de Rozmeur, qui connaissaient la cachette, allaient la prendre clandestinement et la ramenaient à terre par petits paquets, dissimulée sous une charge de fucus.

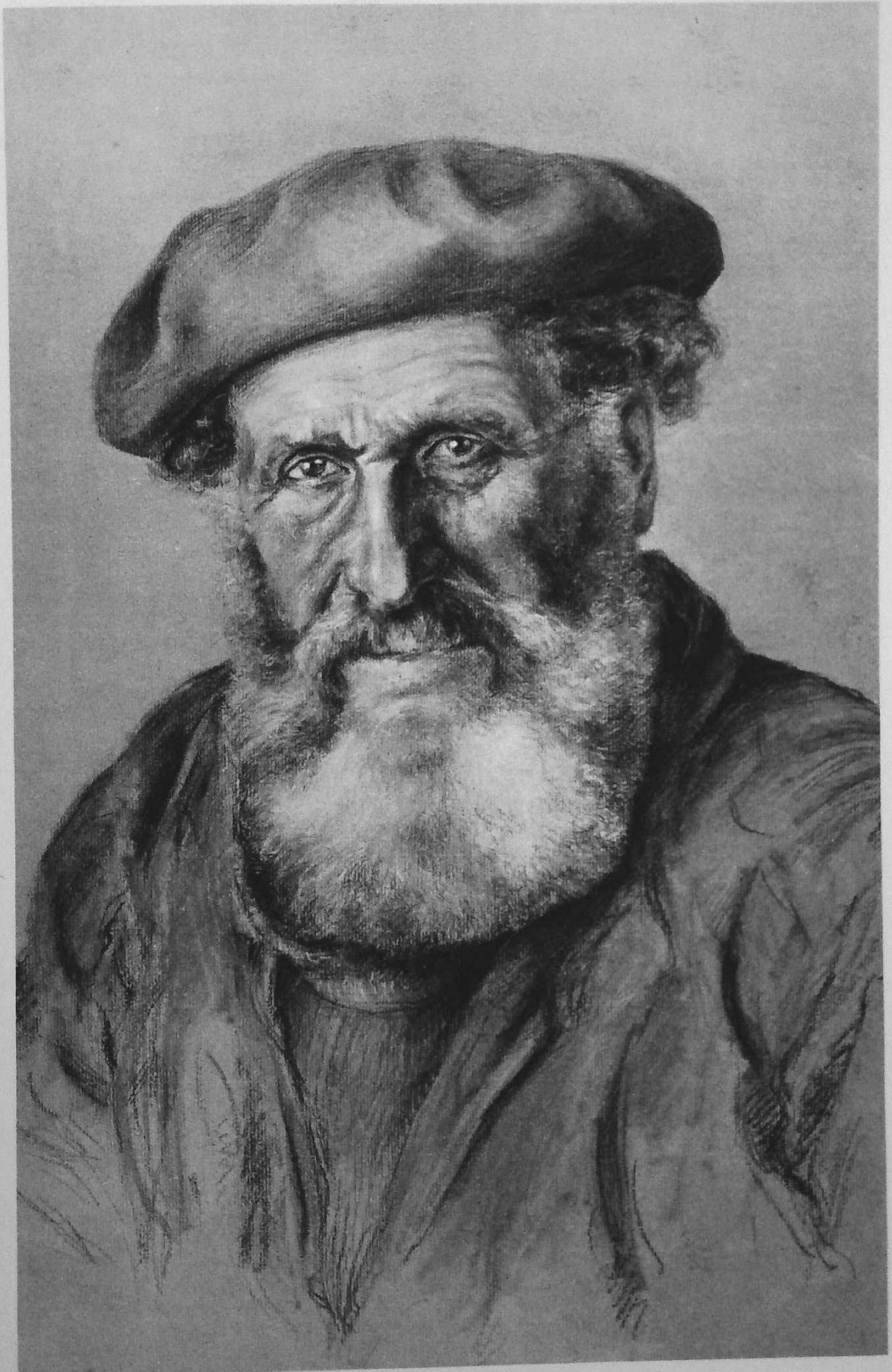
En dépit de ses aléas, le commerce avait du bon, et Casimir, sans se gêner, eût déjà pu rembourser ses sœurs. Mais tout son argent passait en bombances ; rien n'en parvenait à Perrine et à Jeanne-Yvonne, et il fallut que, pour vivre, les pauvres filles se missent à la couture. Depuis trois ans que le *Trimardeur* avait quitté son bassin, elles n'avaient pas eu de nouvelles de Casimir, si ce n'est par les bruits vagues qui circulaient au Coztank, — et leur terreur était de le voir surgir quelque jour entre deux douaniers ou deux gendarmes, les menottes aux mains, comme un voleur...

Ces appréhensions, ces trances continuelles, rendaient leur santé plus précaire. Elles prirent un peu d'assurance, une fois mariées. De se sentir enfin sous la protection de deux hommes comme Labat et Kerguénou, qui n'étaient point sans doute des modèles de distinction et ne réalisaient que faiblement leur idéal de jeunes filles, mais dont les rudes et candides figures respiraient la franchise et l'honnêteté, elles goûtèrent une tranquillité d'esprit qu'elles ne connaissaient plus depuis longtemps.

Même mariées, elles allaient encore en journée chez les familles bourgeoises du Coztank. Labat et Kerguénou avaient beau les sermonner, leur dire qu'ils gagnaient assez pour quatre, elles s'entêtaient, moitié par habitude, moitié par point d'honneur, pour tâcher d'acquitter une partie des intérêts de l'hypothèque qui grevait leur patrimoine. Les deux hommes ne prononçaient jamais devant elles le nom de Casimir : attention délicate dont elles leur savaient gré, n'ayant pu bannir de leur cœur le souvenir du misérable et lui gardant, tout au fond d'elles, un reste d'affection.

Kerguénou et Labat prenaient leur revanche dès qu'ils étaient seuls ; ils se dégonflaient alors de la rancune dont ils étaient chargés et qu'avivait cette amertume secrète des petits fonctionnaires, gênés vis-à-vis de l'Administration par une parenté compromettante.

— Mes compliments ! leur avait dit encore à son dernier voyage le conducteur. Il va bien, le beau-frère ! Il vient d'abattre à coups de revolver un douanier de Tréboul



qui avait surpris son micmac. Les autres gabelous sont arrivés trop tard... Casimir leur avait brûlé la politesse. Mais on le rattrapera et, vous savez, ce jour-là, son affaire est claire au gaillard!...

Un petit geste vertical de la main, imitant le choc sec du couperet de la guillotine: Labat et Kerguénou avaient compris...

Et dire que la Providence, qui épargnait de pareils coquins, frappait à tort et à travers sur de pauvres innocentes comme Perrine et Jeanne-Yvonne!...

Jeanne-Yvonne, Perrine... Perrine, Jeanne-Yvonne... Laquelle?

Si seulement l'on savait!...

. . .

Inexorable, la brume matelassait tout l'horizon.

Dehors, sur la terrasse du phare, on ne voyait pas à trois pas devant soi; on entendait le bruit sourd du ressac sur les roches, parfois un sifflement de pétrel ou de sterne, dont l'aile acérée venait fouetter le visage des gardiens. Et ils sentaient le vent de l'oiseau et ne distinguaient point ses formes...

Par habitude, sentiment du devoir et de la discipline, ils exécutaient encore leur service, trouvant même une sorte d'allègement à ces besognes insipides: époussetage des bidons, des verres, des glaces, des cornets, astiquage des cuivres, ramonage des lampes...

Mais ils n'avaient pas le courage de préparer à manger, se soutenaient d'un peu de café froid qu'ils prenaient d'heure en heure pour calmer leur fièvre.

Ils ne faisaient que l'exaspérer. De mauvaises lueurs vacillaient dans les yeux de Labat; Kerguénou, comme transi, grelottait dans un coin.

Ils accueillirent l'un et l'autre avec un réel soulagement la tombée du crépuscule; au moins, s'il n'y voyaient pas plus clair que dans le jour, n'avaient-ils rien à dire contre la nuit qui faisait son office de nuit en les roulant dans ses ombres... Ouates couleur de suie, tuelles sinistres comme des ailes de chauve-souris, mais qu'un coup de vent pouvait déchirer à l'improviste! Le matin leur montrerait peut-être une face nette, un horizon dégagé; sur le seuil de leur maison du Coztank, à l'aide de leur lunette marine, ils connaîtraient enfin celle des deux femmes qui survivait, Perrine ou Jeanne-Yvonne, Jeanne-Yvonne ou Perrine...

Laquelle?

Pour chacun des deux, il fallait que ce fût la femme de l'autre et, de penser qu'il en pouvait être différemment, une jalousie féroce étreignait le cœur de Labat. Si la brume durait encore vingt-quatre heures, Dieu sait ce qui arriverait...

Ils ne dormaient pas. La sauvage musique du cornet de brume les secouait à chaque minute de son hoquet convulsif.

Rien à signaler au dehors. Nuit noire partout, sur la mer et dans le ciel.

Le registre du phare, ouvert à côté d'eux, ne portait aucune mention nouvelle depuis que Kerguénou, puis Labat, y avaient consigné leurs observations sur le naufrage du *Grimalkin*. Et, dans les intervalles de silence, quand le cornet de brume reprenait haleine, les deux hommes prêtaient l'oreille malgré eux...



C'était comme un pas qui montait l'escalier... Ou bien on grattait à la porte...

Une fois, Labat rejeta violemment sa peau de mouton et ses couvertures: il avait cru que quelqu'un l'appelait par son nom, au dehors... Il retomba sur son lit de misère, mais presque aussitôt il se redressa et Kerguénou, qui tenait le quart, tendit aussi la tête: on cognait aux vitres...

Des coups secs, répétés, pareils à une chute de grêlons sur les panneaux de la lanterne...

Stupides, les deux hommes regardaient: il leur semblait voir des linges, comme des pans de suaire qui battaient contre les vitres.

Kerguénou, une sueur froide aux tempes, se cramponnait à la main courante de l'escalier, tandis que Labat, les yeux fous, hallucinés, criait que c'étaient leurs deux femmes qui étaient là, mortes toutes les deux, et qui voulaient entrer.

Juste à ce moment, l'un des panneaux céda, vola en morceaux et, par l'ouverture un grand corps blanc passa, vint s'abattre au pied de Labat, remua un moment, puis allongea dans une flaque rouge la ligne serpentine de son cou.

Kerguénou invoqua mentalement la Vierge.

Labat s'était reculé, hagard...

Ce corps qui palpait à ses pieds, il ne le reconnaissait pas, croyait toujours à quelque fantasmagorie, et il avait peur d'en approcher.

C'était un de ces cygnes mantelés que le septentrion chasse périodiquement vers nos côtes: trompée, dans la brume, par la lueur du phare, toute la bande avait donné à plein vol contre la lanterne dont un des panneaux avait fini par éclater. La plate-forme du phare, au matin, serait jonchée de cadavres d'oiseaux migrants, dont la découverte en un autre temps eût réjoui les deux hommes, apporté quelque variété à leur ordinaire.

Eux ne songeaient qu'à l'étrangeté de cette apparition, où ils voulaient voir un avertissement du destin, et ils n'osaient toucher à l'oiseau mystérieux qui était venu mourir à leurs pieds. Ils pensaient:

— C'est sûrement l'âme de la morte...

Mais l'énigme subsistait entière, malgré tout. Ils ne savaient toujours pas qui était cette morte, Jeanne-Yvonne ou Perrine... Perrine ou Jeanne-Yvonne... Et ils regardaient anxieusement l'oiseau, comme pour lui demander son secret...

Blafard, le petit jour s'éveillait et c'était une lumière si diffuse, si malade, qu'on ne savait pas si c'était réellement le jour.

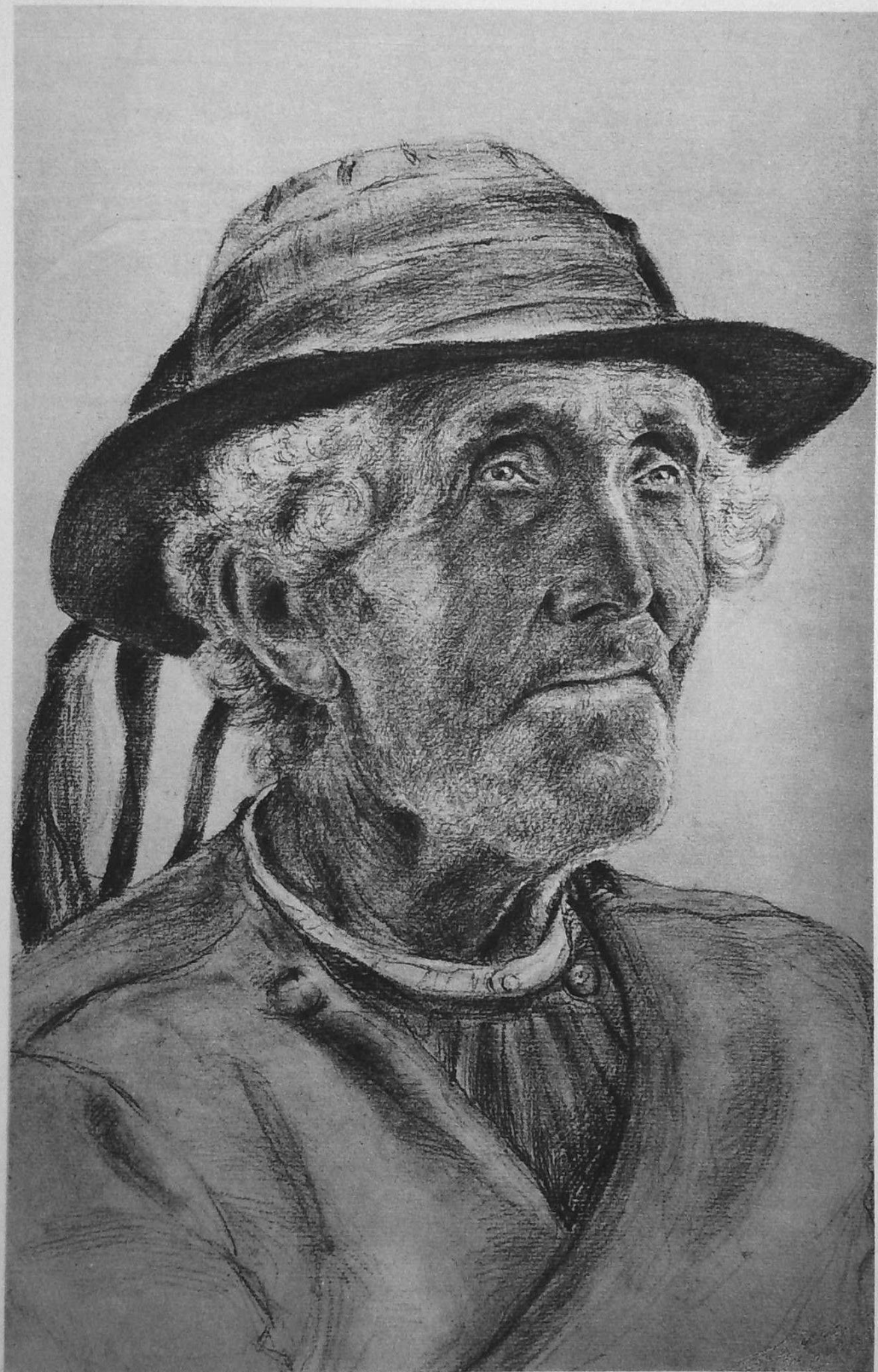
Collés aux vitres, les deux gardiens attendaient: peut-être que le vent allait se lever ou que la brume serait moins épaisse.

Le vent ne se leva pas; la brume n'avait pas reculé d'un pouce.

Alors un désespoir profond envahit Kerguénou et Labat. Leur découragement était tel qu'ils n'avaient plus la force de se haïr; mais, au contraire, dans l'abîme de détresse où ils sombraient en même temps, les deux hommes se sentaient devenir solidaires l'un de l'autre. Ils se rapprochèrent; Labat passa les bras autour du cou de son beau-frère et tous les deux se mirent à pleurer.

. . .

— Écoute, dit Labat en lâchant son compagnon.



Un sifflement doux, presque insensible, par la fente du panneau qu'ils n'avaient pas songé à boucher, entraînait dans la cage de la lanterne, rebroussait, sur le carrelage, les plumes blanches du cygne mort...

— Le vent!

Le vent, en effet, un vent d'amont très faible encore, mais qui ne tarderait pas à s'étoffer.

Il arrivait de la terre, et c'était son premier souffle qui venait d'entrer dans le phare.

Déjà, dans le banc de brume qui bloquait le platier, des oscillations se faisaient sentir; l'énorme masse se déplaçait, se lézardait, croulait de toutes parts. Le pied de la tour se dégagea, puis la roche, et la mer fut bientôt visible autour de Men-Rû...

Kerguénou et Labat se précipitèrent au dehors et durent se frayer un chemin jusqu'au parapet à travers le charnier d'oiseaux qui couvraient la terrasse, souchets, cygnes, bernaches, outardes, pigeons, pêle-mêle les uns sur les autres, près de trois-cents bêtes au total, dont quelques-unes, la cervelle ouverte, se débattaient encore dans les convulsions de l'agonie...

La brume reculait toujours; le vent en faisait des charpies qu'il chassait vers le large. Mais, vers la terre, il la dissolvait en une petite bruine serrée, dont le treillis ne permettait d'apercevoir les choses que comme au travers d'une fine gaze.

On distinguait, à la lunette, la ligne d'horizon, des bouquets d'arbres sur la hauteur, une flèche de clocher, un mât de signaux sémaphoriques: le reste se perdait dans la grisaille répandue sur tout le paysage. La mer elle-même était couleur de cendre, moirée seulement çà et là par le lacis des courants. Une voile de goémonier qui sortait de Rozmeur fit battre un moment le cœur des deux hommes; mais la voile obliqua tout de suite vers Térénez, dans le nord-est; d'autres voiles, les unes blanches, les autres passées au tan, doublèrent le petit môle du Coztank et s'égrenèrent dans la même direction...

Labat, dont l'impatience grandissait, fut sur le point de hisser le pavillon noir de détresse afin d'attirer l'attention d'une des barques.

Kerguénou l'en empêcha.

— Nous n'avons pas le droit, fit-il... C'est bon si l'un de nous était blessé ou si l'appareil ne marchait plus...

— Ah! dit sourdement Labat, tu n'as pas de sang dans les veines, toi!

Sa colère le reprenait, fouettée par l'énervement de l'attente, et ne cherchait qu'une occasion d'éclater, de se soulager dans quelque corps à corps brutal. Il pétrissait fiévreusement la rampe du parapet, tandis que Kerguénou, plus maître de lui, fouillait l'horizon avec la lunette.

Une fumée tacha le large.

— Voilà le baliseur, dit Kerguénou. Cette fois, c'est fini, nous allons savoir...

— Montre! dit Labat d'un ton autoritaire.

Kerguénou lui passa la lunette, qu'il promena longuement sur la coque du navire, de l'étrave à l'étambot, comme pour bien s'assurer qu'il n'était pas la dupe d'une nouvelle illusion. Le baliseur, avec jusant et bon vent, devait être à Men-Rû dans une demi-heure; vu l'état de la mer, il lui serait facile de détacher un canot pour accoster l'escalier



du phare. L'opération ne durerait guère et, tout de suite, par le premier mot du conducteur, les deux gardiens seraient renseignés...

. . .

Renseignés!

A l'idée qu'ils allaient enfin savoir, connaître le mot de l'énigme, tout leur courage s'en allait à vau-l'eau. Même Labat se sentait devenir faible comme un enfant... Ne pouvant tenir en place, les deux hommes avaient quitté leur observatoire et s'étaient dirigés vers l'escalier d'accès taillé dans le granit du platier. Ils descendaient, remontaient, descendaient encore les marches. Kerguérou, finalement, s'était assis sur la dernière marche, sa tête dans les mains.

Labat, debout, les bras croisés, contenant la palpitation de son cœur, regardait grandir sur la mer la coque du baliseur des ponts et chaussées.

Le navire approchait; sa cheminée rouge et noire crachait sur le ciel un gros tire-bouchon de fumée, dont les dernières volutes allaient se perdre à l'horizon.

La sirène de la machine hulula, réveillant Kerguérou de son atonie: le baliseur, arrêté à quelques encâblures du phare, se mettait «sur ses chaînes», pour résister au courant de dérive. Dans la baleinière, vite armée et montée par deux matelots de l'équipage, le conducteur, en caban de toile cirée, botté, sa serviette sous le bras, descendait avec le gardien qui venait remplacer Kerguérou.

Un singulier homme, ce conducteur, jeune encore, très froid, très réservé d'habitude, à cheval sur le service et qui, ce jour-là justement, où il aurait dû se composer une figure de circonstance, badinait avec les matelots, sans prendre garde aux malheureux qui l'attendaient sur l'escalier du phare, leur casquette à la main.

La baleinière, que Kerguérou avait aidé à «éviter», se rangea le long des marches: le conducteur sauta légèrement du bord, suivi du gardien de «relève», à qui les matelots passaient sa cantine et son sac de provisions.

— Bonjour, mes braves!

Positivement, il était de bonne humeur ce matin-là, le conducteur!

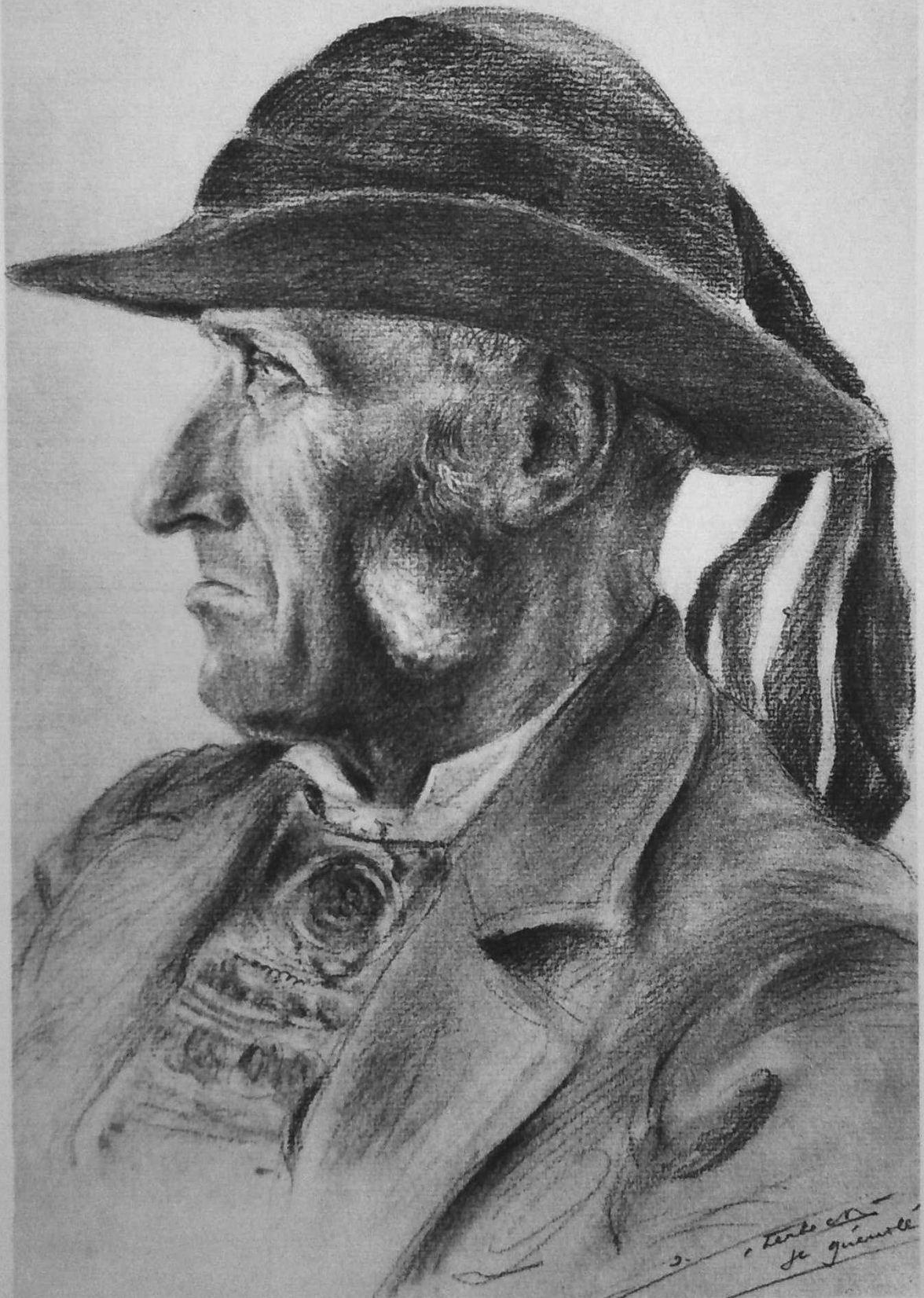
Retroussant les pointes de sa moustache, vif, souriant, la figure allumée par la fraîcheur du large, il fit à peine attention aux deux hommes confondus et passa devant eux en coup de vent. Le gardien, qui venait derrière lui, courbé sous son sac et sa cantine, ne paraissait pas plus soucieux d'entamer la conversation. Sans doute il attendait qu'on l'interrogeât...

Aucun des deux hommes n'en avait la force.

La gorge sèche, les yeux perdus, semblables à des automates, ils emboîtèrent le pas à leur collègue, arrivèrent en même temps que lui dans la salle du rez-de-chaussée où le conducteur, tout de suite à la besogne, avait déjà ouvert le registre du phare dont il relevait les indications feuillet par feuillet...

Il ne broncha pas, quand Labat et Kerguérou entrèrent. Mais une note, dans la colonne des observations, parut soudain l'intéresser.

— Qu'est-ce que vous m'avez fichu là, à la date du 13, Labat?... Le *Grimalkin* perdu corps et biens?... Mais le *Grimalkin* est au Cozstank depuis deux jours!...



Labat balbutia une vague excuse: il avait cru... l'état de la mer... les avaries du navire... enfin les épaves et le bout de tableau trouvé le lendemain par son collègue et où il y avait encore les quatre lettres RIMA...

— RIMA... RIMA... répéta le conducteur comme cherchant le mot d'une énigme.

Et se frappant le front tout à coup:

— Ah! je comprends... RIMA... Mais, malheureux, ou plutôt heureux hommes que vous êtes tous les deux, ce n'est pas le *Grimalkin* qui s'est perdu corps et biens dans la nuit du 12 au 13, c'est le dundee de votre chenapan de beau-frère, c'est le *Trimardeur*... dans le nom duquel entrent aussi les quatre lettres RIMA!...

— Casimir est mort? interrogea Kerguénoù, en qui une lueur d'espérance venait de se glisser...

— Ça, mes enfants, dit en riant le conducteur, je puis vous le garantir... mort d'une mort qu'il ne méritait pas... mort noyé, comme un honnête marin, presque à l'entrée du Coztank, où on a trouvé son corps, au matin, sur la grève...

Kerguénoù et Labat ouvraient de grands yeux... La stupeur, un reste d'appréhension, paralysaient leurs langues.

— Eh bien quoi! dit brusquement le conducteur, vous n'êtes pas contents d'être débarrassés d'une fripouille pareille?... Ça vous aurait fait plus de plaisir de le voir quelque jour monter sur l'échafaud?

— Non! non! dit enfin Labat... Ce n'est pas rapport à lui que nous nous faisons du tourment, monsieur le conducteur... C'est rapport à ses sœurs... à nos femmes..., Perrine et Jeanne-Yvonne..., à l'une des deux au moins..., pour le drap noir tendu sur la porte de leur maison... Ainsi...

— Mais c'était le drap mortuaire de Casimir, ce drap! Vous savez bien que le bandit n'avait plus de parents que ses sœurs, pas de maison à lui, pas d'amis, personne au Coztank qui voulût le recevoir... A moins de l'enfouir dans la grève, comme un chien crevé, il fallait bien que Jeanne-Yvonne et Perrine prissent le corps chez elles... Voilà toute l'histoire!... Pardon, j'oubliais le principal... Ah! j'en ai une mémoire!...

— Le principal? murmura Kerguénoù.

— Oui, une commission dont m'a chargé Perrine pour son mari... pour vous, Labat, qui ne devez pas descendre à terre avant huit jours... Il paraît, heureux gaillard, qu'il y a du nouveau chez vous et que dans quelques mois d'ici... suffit! J'espère que vous m'inviterez au baptême, hein?

— Et... Jeanne-Yvonne... ne vous a chargé d'aucune commission pareille pour moi, monsieur le conducteur? demanda timidement, mais non sans un accent de secrète jalousie, Kerguénoù.

— Non, mon garçon, dit gravement le conducteur. Elle ne m'a chargé de rien pour vous... Mais je sais bien pourquoi: c'est parce que vous allez être à terre dans une heure d'ici et qu'elle se réserve le plaisir de vous faire la commission elle-même.



LE PARDON DE LOGUIVY

I

JE veux vous conter une histoire de mon enfance, une histoire qui tiendra en quelques lignes, mais qui demandera peut-être un assez long préambule. L'endroit où elle se déroule est si charmant, si évocateur ! On voit dans les musées, quelquefois, de toutes petites toiles, des toiles microscopiques, dans des bordures de cadres de deux pieds de large : il en sera ainsi de mon histoire. Le cadre, c'est le cimetière et l'église de Loguivy-lès-Lannion. Ces sanctuaires de villages, si précieusement, si amoureuxment ciselés, sont la vraie parure de la Bretagne : qu'elle paraîtrait pauvre sans eux ! Hélas ! le vent du siècle a passé sur leur face et plus d'un penche vers son déclin. Ainsi de l'église que voici qui tombe pierre à pierre et dont la voûte se disloque. Pourtant elle est placée sous le vocable d'un saint qui mériterait à tous égards de toucher le cœur des touristes. Mais savent-ils seulement que ce saint est leur patron ?

Pour être franc, je ne le savais pas moi-même jusqu'à ces derniers temps. En fait de patron des touristes, j'en étais resté à l'étrange petit dieu Yen-No-Guis-Dja, étiqueté sous ce titre au musée Guimet : il y est représenté pieds nus, un bâton au poing droit, un rouleau dans la main gauche, avec une longue barbiche en virgule, des yeux caves, des prunelles d'émail jaune, l'air d'un vieux chat philosophe et revenu de tout, — mais qui y est allé. En vérité, ce Yen-No-Guis-Dja désabusé peut faire l'affaire des Chinois, non la nôtre. Tant y a que nos automobilistes avaient déjà, dans le grand saint Christophe, leur patron spécial et vénéré ; mais ils ne forment point la totalité de la gent pèlerine, qui comprend encore les cyclistes et même, mon Dieu, car l'espèce n'en est point tout à fait disparue et survit au moins chez nos scouts, les simples piétons.

Je vous le demande : est-ce que cette immense armée, ces innombrables bataillons d'itinérants devraient rester insensibles au désastre qui menace l'église de Loguivy, s'il est vrai, comme le dit le zélé desservant de cette église, M. l'abbé Le Cuziat, appuyé sur les documents produits par l'érudit briochin O.-L. Aubert, que le patron de cette église, saint Ivy, soit aussi leur patron ? Entendez bien d'abord ce que c'est que ce saint Ivy qu'il ne faut pas plus confondre avec saint Yves, le célèbre official de Tréguier, qui a bien assez d'être le patron des avocats, qu'avec saint Divy, fils de sainte Nonne, préposé à la guérison des enfants dont la veine préparate bleuit dangereusement entre les sourcils : le saint Ivy dont je parle naquit au VI^e siècle outre-Manche, à Landisfarme (Northumberland), d'où il ne fit qu'un saut en Bretagne, dernier en date, selon La Borderie, des moines gyrovagues que détacha vers nous la pieuse Albion.

— *Quomodo nominaris ?* (Comment t'appelles-tu ?) lui demanda saint Pierre à la porte du paradis.

— *Ivy.*



— *Quid vivus fecisti?* (Que faisais-tu en ton vivant?)

— *Ivi* (J'allai).

Il « allait » dans tous les sens, comme nos touristes. Sa marche frénétique à travers le bas pays est encore toute jalonnée de sanctuaires, de villages et de villes à son nom et qu'il ne serait pas prudent de leur ôter, comme il appert de la transmutation de Pontivy en Napoléonville, qui fut loin de porter chance à son auteur. Mais c'est à Loguivy-lès-Lannion, en somme, que notre saint prit terre et c'est de Loguivy qu'il s'élança pour son allègre et extraordinaire randonnée à travers le pays breton ; c'est donc là aussi qu'il convient tout d'abord de l'honorer, — et comment le mieux faire, ô touristes, ses fidèles, ses clients, qu'en aidant M. l'abbé Le Cuziat à relever son sanctuaire ?

Personnellement, je vous le dirai en confidence, il n'est pas besoin, pour que je l'honore d'un culte particulier, que saint Ivy soit le patron du tourisme et, si le bijou architectural placé sous son vocable m'est cher entre tous, c'est qu'il fait partie du décor de mon enfance.

II

Le « pardon » de Loguivy se tenait — il se tient toujours — le premier dimanche de mai. Il ouvrait le printemps ; il l'ouvrait officiellement, si je puis dire, et jusque là les martinets pouvaient caracoler et les tourterelles roucouler et le coucou s'égosiller à crier « coucou », ce n'était pas le printemps, mais seulement ses avant-coureurs. En vérité, je crois que les pommiers eux-mêmes attendaient ce premier dimanche de mai pour se pavaiser de ces gros bouquets blancs et roses qui les ont fait comparer par Chateaubriand à des mariés de village. Ils se pressaient sur les pentes et jusque dans la combe de Loguivy réputée pour l'excellence de son cidre et qui pourrait l'être aussi pour la qualité de sa lumière. Nulle part elle ne m'a paru plus fine au printemps, mais c'est peut-être que je la vois avec les yeux du regret qui sont aussi trompeurs que ceux du désir. Contraste adorable, dans cet air subtil, de la neige odorante des pommiers et du magnifique tapis d'émeraude qui s'étendait à leurs pieds ! En ce temps-là les particuliers souffraient qu'on prît possession de leurs champs — au moins le jour du pardon — et qu'on s'y installât sur l'herbe pour manger des crêpes arrosées de lait caillé, dont il se faisait céans un grand commerce : dorée, croustillante, large et ronde comme une tranche de soleil, la crêpe coûtait un sol ; la bolée de lait caillé, juste autant. Avec dix sous, on « faisait » son pardon, et c'est la somme que m'allouait ma bonne et sainte mère Manon (Dieu ait son âme !) pour tenir honorablement ma place dans cette frairie.

Loguivy, au fond, n'est, comme Brélévenez et Ploubezre, qu'un faubourg de Lannion, un faubourg bocager. Toute la ville s'y donnait rendez-vous pour la fête du bienheureux qui avait pour prélude l'allumage d'un grand feu de joie, au crépuscule, sur les hauteurs. Le Guer, ce soir-là, dans la vallée, roulait des paillettes d'or comme le Phase. Et, le lendemain, de matines à complies, c'était dans la vieille église un défilé ininterrompu de pèlerins jaloux d'approcher la relique du saint, un fragment d'os enfermé dans un bras d'argent dont la paume était munie d'une ampoule de verre rose. On baisait l'ampoule et on déposait une menue somme de monnaie dans le plateau d'étain que tendait une vieille sacristine momifiée assise près de la relique et qui semblait sa contemporaine. Puis on se rendait au cimetière voir jouer le château d'eau.



Une des originalités de Loguivy, en plus de son célèbre retable sculpté en plein bois et représentant l'adoration des mages au son de la bombarde et du biniou, c'est en effet son château d'eau, vraie merveille du genre avec son obélisque central renflé du bout comme la capsule d'un pavot, sa large vasque, ses mascarons et ses pilastres. Quel dommage qu'il ait pris ces tons de vieux fer rouillé ! Peut-être faisait-il autrefois un massif à part et y accédait-on directement de la route par le petit arc triomphal aujourd'hui bouché qui répète à peu près le grand arc triomphal ouvert en face du porche de l'église. Mais à quoi rimait ce château d'eau, réplique, semble-t-il, de celui de Saint-Jean-du-Doigt ou inspiré par lui ? Bien que toute chapelle, en Bretagne, soit accompagnée d'une source ou fontaine sacrée, il n'avait plus ici — au moins de mon temps — qu'une fonction décorative. Peut-être servait-il primitivement à l'alimentation du village en eau potable. Cependant Loguivy ne manque point à la tradition, et sa fontaine sacrée proprement dite, indépendante du château d'eau, est en contre-bas de l'église, presque sur la grève.

C'est là, dans la grande piscine, que se font les ablutions rituelles, et c'est dans le bassin adjacent, plus petit, que l'inquiétude des mères bretonnes procède directement ou par intermédiaire à la consultation des épingles. L'épingle flotte-t-elle ? L'enfant atteint de débilité vivra. S'enfoncé-t-elle ? Tout espoir n'est pas perdu. Mais il n'est qu'urgent d'en saisir saint Ivy, car avant d'être le patron des touristes, ce grand nomade de la foi fut — et est resté — le thérapeute par excellence des nouveau-nés. Comme je ne donnais point, à ma venue au monde, les marques d'une bien solide constitution, mes parents ne manquèrent point d'envoyer consulter la source. Sa réponse fut formelle : je vivrais et, les blancs pétales d'une fleur de pommier s'étant répandus au passage sur mes langes, on en tira un augure plus favorable encore : j'atteindrais l'âge (hélas ! c'est fait) où la neige des ans rend l'homme pareil au pommier. Notre destin à tous est écrit au grand livre de la Nature : il n'est que de savoir interpréter ses signes.

III

Enfin, après vêpres, la procession sortait de l'église.

Je ne vous la décrirai pas. Sachez seulement qu'à travers le prisme de mes souvenirs d'enfance, avec ses aspersions de fleurs au-devant du cortège, son encens, ses cloches, ses cantiques, ses croix, ses châsses, le déploiement de ses hautes bannières de velours gonflées comme des voiles de galères royales et au mitan desquelles se détachaient en bel ouvrage d'or et de soie les images de madame sainte Anne et de monseigneur saint Ivy, elle m'apparaît comme l'une des plus resplendissantes que j'aie vues, passant même en éclat les processions de Saint-Jean-du-Baly et de Notre-Dame-de-la-Clarté. Il en faudrait rabattre, je le crains. Cependant on n'eût point été en Bretagne si une certaine familiarité n'avait atténué et comme mis à la portée des pèlerins ces grandes pompes liturgiques. Dans le défilé, quand venait le tour de la Vierge paroissiale, toute d'argent et si mignonne, si jolie, sur son brancard porté par quatre jeunes filles en blanc, les mains se joignaient certes et les fronts se baissaient. Mais un petit sourire de coin retroussait certaines bouches, — ces bouches du Trégor où l'on dirait qu'est toujours embusqué le génie malicieux de la race. Qu'avait-elle donc de singulier



ou de risible, cette madone charmante, délicat produit de la statuaire des premières années du XVIII^e siècle commandé par le « recteur »¹ de l'époque, discret et vénérable messire Le Calvez, à quelque orfèvre de la ville voisine ? Eh ! l'un de ses bras n'était point en place, tout simplement, ou on l'avait mal rafistolé. Et c'était la faute des poules du nouveau recteur . . .

Ainsi disait-on du moins pour ne pas mettre en cause Monsieur le recteur lui-même, un saint homme, bien que d'humeur véhémence. Car voici ce qui s'était passé et dont je ne me porte point garant du reste. Mais quoi ! le bruit en courait ; on prétend même qu'il vint jusqu'à l'unique oreille de Monseigneur, qui s'appelait d'un beau nom biblique, David, mais était monaut comme Malchus, le serviteur du Grand-Prêtre, et n'en perdait pas une syllabe de ce qui se chuchotait dans son diocèse.

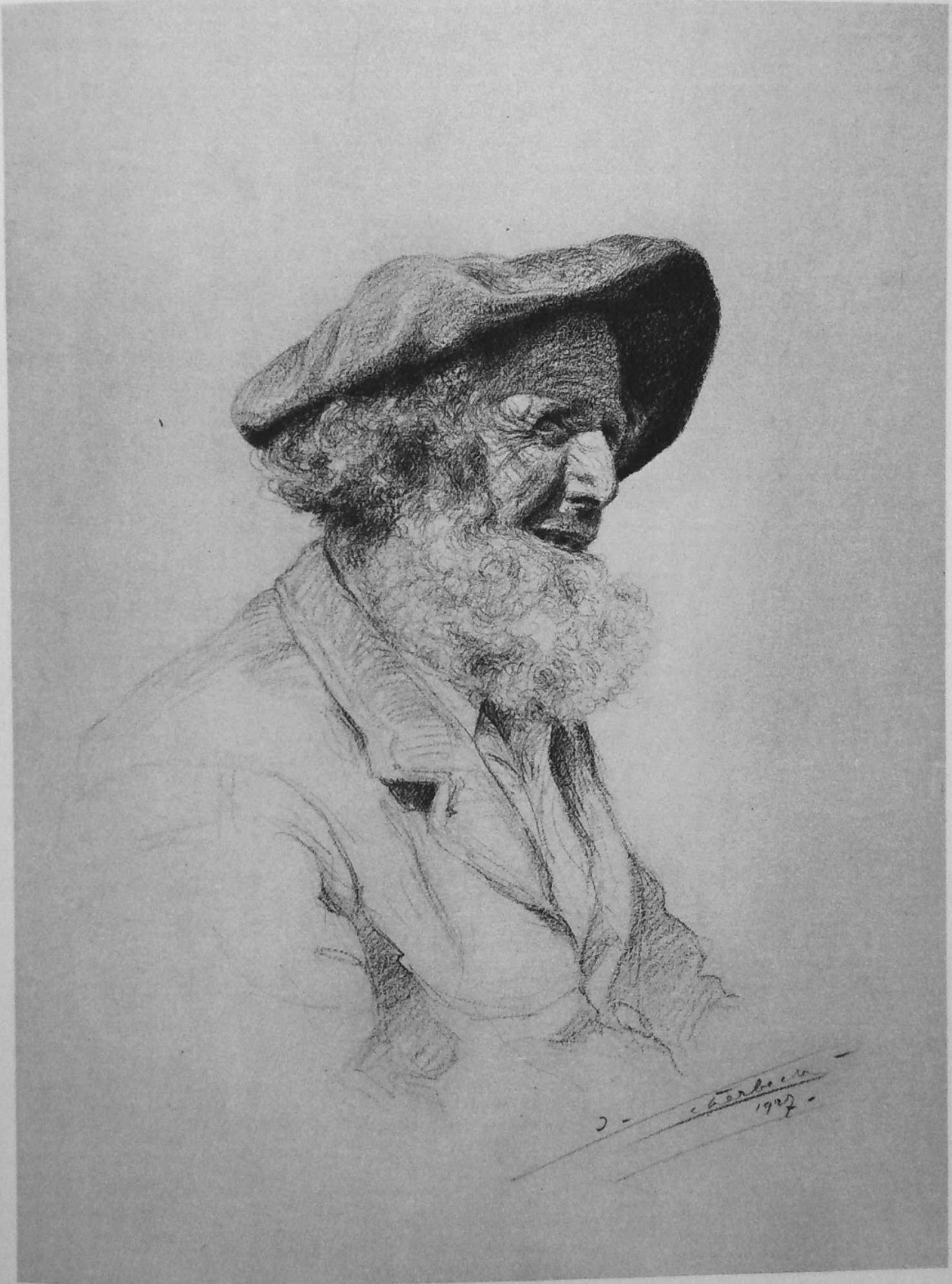
La cure de Loguivy, comme en beaucoup de villages, est attenante au cimetière, qui fait lui-même bordure à l'église. Or, au cours d'une procession précédente et par suite de quelque inadvertance de sa *carabassen*², les poules de Monsieur le recteur s'étaient introduites dans le cimetière et en dévastaient les plates-bandes. Une première fois, Monsieur le recteur, s'interrompant au milieu de l'*Ave maris stella*, leur cria : *chou !* Mais elles revinrent et, de nouveau, il les dispersa par une série de *chou* énergiques. Et, comme, une troisième fois, il les retrouva sur sa route, il n'y tint plus et, cherchant autour de lui quelque objet qui pût les effrayer pour de bon, la malchance voulut que sa main rencontrât la jolie Vierge paroissiale en argent massif. Ce projectile sacré eut l'effet le plus sûr : toute la volaille s'enfuit en battant des ailes et en gloussant à l'envi. Mais le bras de Madame Marie, peu accoutumé à ce genre d'exercice, en demeura tout luxé, cabossé . . .

— Oh ! Monsieur le recteur, qu'avez-vous fait ? gémit le vicaire.

— Eh bien, répondit le recteur sans se démonter, n'aurais-tu pas voulu que je leur dépêchasse le bon Dieu en personne ?

¹ On a conservé aux curés, en Basse-Bretagne, le nom de recteurs qu'ils portaient jusqu'à la Révolution. Le « curé » là-bas, c'est le vicaire.

² Sobriquet des vieilles servantes de presbytère généralement disgraciées et proches parentes de la fée Carabosse (d'où leur nom sans doute).



LE "DERELICT"

VOYEZ donc, au *Café de l'Instar*, quand vous irez à Paimpol, mon vieil ami Célestin Baudu, capitaine en retraite de la flotte marchande et spécialiste en histoires de bord. Il en a tout un stock, fantastiques à souhait et dont il fournit au dénouement une explication de la plus rationnelle simplicité.

Hier, par exemple, comme on discutait devant lui le rapport de la commission d'enquête sur le naufrage du *Titanic*, Célestin se recueillit un moment, poussa vers le plafond, à la manière d'une locomotive qui démarre, quatre ou cinq bouffées de fumée blonde, puis nous dit, en reposant sa pipe :

— « Ce sénateur Smith ! Quel âne ! Il énumère complaisamment tous les dangers qui menacent la navigation transatlantique et n'oublie que le plus grave : les vaisseaux fantômes.

— « Ah bah ! Il y a encore des vaisseaux fantômes, capitaine ?

— « Oui, seulement ils sont à vapeur maintenant. C'est le progrès... Certains parages, comme le golfe du Mexique, en sont littéralement infestés. On en rencontre aussi dans le Nord, mais plus rarement. C'est pourtant là, sur le Banc-à-Vert, quand je commandais la *Mary-Gratis*, que je fis pour la première fois connaissance avec leur face de vent-debout. J'étais jeune, vingt-six ans, des muscles, de l'entrain et toute la présumption de cet heureux âge. Il ne fallait pas m'en conter, à moi, des histoires d'apparitions. J'aurais ri au nez des farceurs. Tout de même, depuis quinze jours que le brouillard nous tenait à la gorge sur ce maudit Banc-à-Vert, on n'avait guère le cœur à plaisanter. Quel brouillard, mes enfants ! De l'étaupe, de la purée de bois, du cambouis. Il n'y avait plus de ciel, plus de mer, plus de vent, plus rien. La brume avait tout avalé, même un bon morceau de nos enfléchures. Positivement on avait l'air de fondre, de se diluer dans tout ce gris. Les hommes, là-dedans, ressemblaient à des personnages de cinéma, et pas bien nets encore : ils n'avaient plus de couleur ni de relief, leur voix s'étouffait...

— « Ça doit être comme ça dans le Purgatoire, dit mon second, un vieux pratique du Banc, Olivier Martret, de Plonéour-Lanvern (Finistère), dont l'esprit était drôlement orienté depuis quelque temps. Mais il est vrai qu'il avait été séminariste dans son jeune âge (on trouve de tout, vous savez, chez les mathurins) et il pouvait bien lui en être resté quelque chose, — comme qui dirait une espèce de remords ou de vague crainte superstitieuse.

— « Pour lors, répliquai-je, mon vieux Martret, on ne doit pas pêcher lourd de morues dans ton Purgatoire...

« Ma réflexion ne le dérida pas. Mais le fait est que ça devenait enrageant : quinze jours passés qu'on n'avait pu mettre une doris dehors : chômage complet sur toute la ligne. La *Mary-Gratis* ne remuait pas plus qu'une roche, tant la mer était plate en dessous.



Nous dérivions pourtant, mais d'une dérive si lente, si molle, qu'elle en était insensible. Et peu à peu le silence s'était établi autour de nous, un silence comme je n'aurais pas cru qu'il pouvait y avoir de silence, tellement profond qu'on y était comme englouti et qu'on avait peur du son de sa propre voix. Dans les premiers jours on entendait encore assez distinctement les cornes de brume des autres goélettes mouillées sur le Banc ; leurs râles de bêtes blessées se répondaient d'un bout à l'autre de l'horizon. Ça n'avait rien de gai, cette musique : c'était de la vie encore malgré tout. Mais les râles se firent d'heure en heure plus sourds et plus lointains ; ils cessèrent tout à fait le soir du treizième jour ; la mer elle-même se tut, devint une chose inerte, pareille à la brume, et ce fut comme si le cœur du monde s'était arrêté. Pour combien de temps et reverrait-on jamais le soleil ? On commençait à en douter. Le baromètre restait impénétrable comme l'horizon. L'équipage, gagné par l'engourdissement universel, se traînait sur le pont ou s'affalait dans le poste et il avait fallu que j'usasse d'autorité pour obtenir qu'on doublât les hommes de veille au bossoir et dans les hunes. Précaution élémentaire sur une mer aussi fréquentée. Il était même tout à fait étonnant qu'aucun paquebot n'eût encore traversé notre route...

— «Voyez-vous, capitaine, continua Olivier, tout ça n'est pas naturel. J'ai vu pas mal de brouillards dans ma vie, mais pas des brouillards comme celui-ci... Il y a quelque chose sûrement dans l'air...

— «Oui, dis-je, des molécules d'eau en suspension...

— «Sans doute, mais ces molécules-là n'expliquent pas tout... Avec les pires brouillards, on entendait le chant de la houle, les sirènes des paquebots, les cornes de brume des goélettes. Ici on n'entend rien... On dirait que nous ne sommes plus dans la vie...

— «Par exemple ! Et où diable serions-nous, alors ?

— «Je ne sais pas. Il y a des choses qu'on sent et qu'on ne peut pas définir. C'est comme les icebergs qu'on ne voit pas et qu'on devine à la température de l'eau...

— «Va pour les icebergs. Mais qui veux-tu qui rôde autour de nous, en plein mois de juin ? Des revenants ? Le *Voltigeur hollandais* ? Le grand baleinier de Sac-Harbour ?

— «Peut-être.

— «Sacré Nigaudinos ! ne pus-je m'empêcher de dire en riant, mais d'un rire qui, pour être franc, sonnait assez faux. Alors tu crois que la mer est hantée ? Et c'est ça, d'après toi, qui fait qu'on a l'air de naviguer dans de la charpie ?

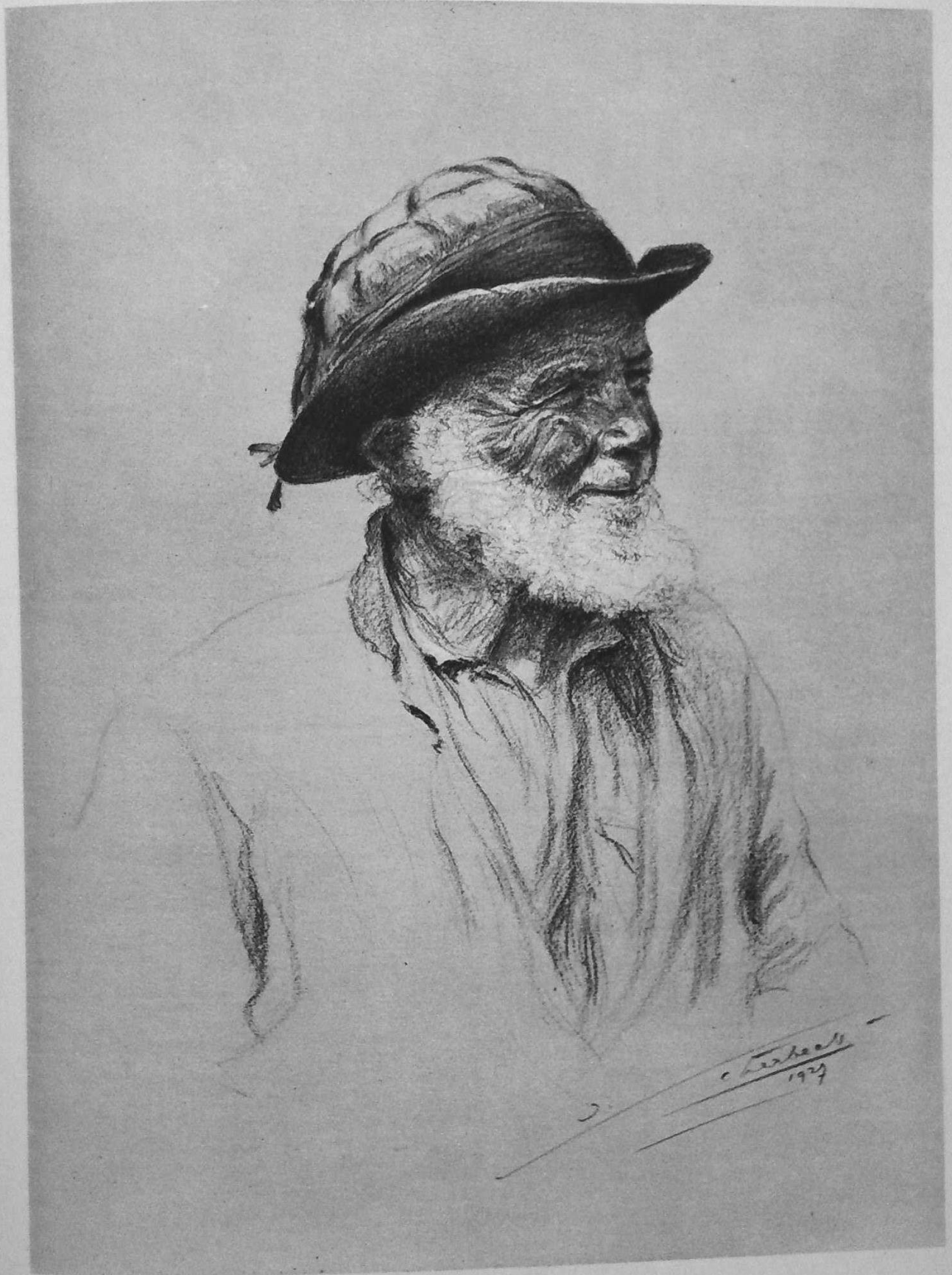
— «Plus bas, capitaine, plus bas...

«J'avais en effet un peu élevé la voix dans cette dernière partie de notre entretien et la figure de mon interlocuteur décelait une telle angoisse que j'allais peut-être m'excuser, quand un cri tomba de la hune :

— «Navire par tribord...

— «Tonnerre de tonnerre ! Lofé en grand ! Toute la barre à toi ! hurlai-je au timonier sans plus songer aux recommandations de Martret.

«Et je regardai. La grande masse sombre d'un cargo de fort tonnage s'estompait dans la brume à moins de vingt brasses de notre hanche de tribord. Comme sa direction était perpendiculaire à la nôtre, un abordage semblait inévitable. Nous cornions désespérément pour attirer l'attention du steamer qui marchait heureusement à petite allure.



Mais il semblait ne rien entendre, ne rien voir. Aveugle et sourd, il piquait droit devant lui, sans même prendre la peine, comme l'exigent les règlements, de faire jouer sa sirène de brume. Et ses hélices battaient l'eau en silence...

— «Le voilà! geignait Olivier. C'est celui qui rôdait autour de nous. C'est le vaisseau-fantôme.

— «Fantôme toi-même! lançai-je au capon, qui s'était cramponné à la balancine du gui...

«Ce silence, pourtant! Cette marche lente, mais inflexible, quand il eut été si facile au cargo, qui avait peut-être renversé sa vapeur, de donner un tour de roue pour nous éviter!...

«Je ne sais comment nous n'y laissâmes pas notre peau, la *Mary-Gratis* n'ayant pu achever son virage avant la collision. Toujours est-il que nous en fûmes quittes avec quelques avaries dans notre gréement. Et c'est alors que se passa l'incident le plus dramatique et le plus énigmatique aussi de cette histoire. Car, penchée sur la lisse du cargo, qui se présentait maintenant par le travers, nous discernions confusément une grande forme blanche immobile et deux fois plus haute et plus large qu'un être humain de taille moyenne. Au moment où les deux navires se frôlaient, le spectre se trouva en contact avec un de nos hommes, réfugié dans les haubans; il détendit les bras, happa l'homme. Tous deux roulèrent sur le tillac. On perçut un bruit de lutte, des grognements, un râle. Et, avant que nous fussions revenus de notre stupeur, le cargo avait disparu. Par une coïncidence singulière, la victime de cette mystérieuse agression était précisément mon second, Olivier Martret...»

Le capitaine Baudu reprit sa pipe, en secoua les cendres sur son pouce, la cura, puis la rebourra méthodiquement. C'est généralement après cette opération compliquée qu'il consent à donner la clef de ses petits rébus maritimes. Nous attendions avec une certaine curiosité l'explication de celui-ci.

— «Présentement, nous dit le capitaine, on est assez bien renseigné sur les allées et venues des navires-fantômes. L'*Army and Navy register*, qui en a fait une étude statistique, évalue leur nombre à huit cent vingt-cinq. On les appelle là-bas d'un nom mélancolique: les *derelicts*, les abandonnés. Il y a plusieurs manières, pour un navire, de devenir vaisseau-fantôme ou *derelict*, la fièvre jaune, la désertion, un incendie, un cyclone, que sais-je? Le vaisseau-fantôme auquel j'avais eu affaire s'appelait le *Wyer G. Macduff*. Il coulait bas, sans qu'on sût comme, et son équipage s'était sauvé dans les chaloupes. Or tout fait penser que c'est lui-même qui se coulait: quelque ivrogne avait tourné le robinet des prises d'eau qui servent à inonder les cales en cas d'incendie; en quittant son poste, le mécanicien, par habitude professionnelle, referma les prises, et le navire cessa de s'enfoncer. Il rôdait depuis quinze ans dans l'Atlantique, broyant, éventrant tout sur son passage. Il y ferait peut-être encore des dégâts, la canaille, si le commandant de l'*Alcoea* ne l'avait rencontré quelques jours après nous, par temps clair et mer calme, pas très loin d'Halifax, et n'avait réussi à l'amariner. J'ai su qu'il s'agissait bien de mon steamer-fantôme, parce qu'il y avait sur le tillac le cadavre d'un ours blanc de grande taille. Le *Wyer G. Macduff* avait dû toucher, peu avant notre rencontre, quelque iceberg où rôdait le terrible plantigrade. L'ours avait grimpé à bord, et c'est lui qui, affamé par plusieurs jours de jeûne, s'était jeté, en passant, sur ce pauvre Olivier.

«...Vous voyez comme tout cela est simple, au fond.»



LA FERMIÈRE DE LA HAIE-BLANCHE

— Ah ! mon Dieu ! Pierre était à Berry-au-Bac avec le 19^e. Mais alors ?...

— Il s'est évadé. Il a été prisonnier pendant une demi-heure. Et puis l'idée qu'il serait séparé de sa femme et de ses petits, juste au moment où il allait partir en permission, qu'il ne verrait plus la Haie-Blanche, ses pommiers, ses vaches... ç'a été plus fort que lui, et, avec quatre de ses camarades, il a brûlé la politesse aux Boches...

— Fine a dû avoir une fière peur ?

— Vous pensez ! Mais elle est si courageuse et il y a tant à faire dans une ferme comme la Haie-Blanche !...

La jeune fille qui me donnait ces renseignements, au marché de Pontrieux, est la sœur de Fine (diminutif familial de Joséphine). Et l'histoire de Fine est si touchante que je ne résiste pas au plaisir de vous la conter.

Certes, nous ne maudirons jamais assez la guerre, surtout la guerre sauvagement scientifique, barbarement perfectionnée, qu'ont inaugurée les Boches. Depuis les grands cataclysmes planétaires, l'humanité n'avait pas connu pareille épreuve. Mais enfin, si elle a causé bien des maux, la guerre a fait aussi, sans le vouloir, quelque bien par ci, par là ; elle a changé bien des âmes, et le plus curieux de ses miracles ne fut peut-être pas la transformation qu'elle opéra chez Fine, petite ilienne de Bréhat, qui aurait dû logiquement, comme toutes les filles de son clan, se marier dans l'île avec quelque marin et qui avait épousé, peu de temps avant la guerre, un cultivateur de la « grande terre » nommé Pierre Riou.

Il y avait cinq ou six mois que le couple était établi à la Haie-Blanche, en Plouec, quand le tocsin, propagé de clocher en clocher, annonça au monde l'embrasement de l'Europe. Plouec est sur un plateau. Les hommes travaillaient dehors à la moisson.

— Tout se tut aussitôt, me disait Fine, *jusqu'aux oiseaux*. Les faucheuses cessèrent de crisser. C'était comme un grand vent qui aurait passé, coupant la respiration aux êtres et aux choses. Revenus de leur stupeur, les hommes se mirent à courir vers le bourg. Ils fouillaient fiévreusement dans les armoires sous les piles de linge, pour y chercher leur livrets. Pierre, lui, partait le second jour, et la veillée, ce soir-là, ne fut pas gaie à la Haie-Blanche...

Elle restait seule, elle, la fille de la côte, ignorante des travaux agricoles, pour diriger, avec une servante et un vieux valet de ferme, cette exploitation de 15 hectares, presque trop forte déjà pour son mari. Et, de surcroît, elle était proche de son terme. Jusque là, malgré sa bonne volonté, elle n'avait pas fait de grands progrès comme fermière. C'était le nuage qui gâtait l'horizon de ce couple par ailleurs si uni, le grand et peut-être irrémédiable malentendu de leur vie.

Mais Fine était si novice dans son nouveau métier ! Et sa nostalgie de la mer, parfois, lui fauchait bras et jambes.



Sa seule consolation, le soir, était d'aller sur le tertre voisin, d'où elle apercevait, au fond du ciel, le reflet du feu à éclats des Héaux. C'était quelque chose de sa patrie marine qui lui arrivait par ce reflet vague et diffus, tournoyant dans les nuits sombres, une sorte de salut lointain de la mer. On la traitait un peu, autour d'elle, en fille d'une autre race. Elle sentait ce mépris à des riens, un geste, un sourire. Et puis le purin, la boue, les jupes crottées, les sabots qui s'empoissent, les lourds relents de l'étable et de la crèche, tout, à la Haie-Blanche, froissait obscurément sa délicatesse de vierge de la mer, affinée, lavée par le vent du large. Et c'était fini aussi des longues flâneries sur les roches, les muretins en pierres sèches, où l'on tricote en regardant l'appareillage ou la rentrée des barques. De cette existence contemplative, rythmée par la double montée quotidienne du flux, passer sans transition à la rude vie de la ferme qui ne laisse pas une minute de répit, qui accapare toutes les forces de l'être, qui vous jette, au soir, comme une bête sur sa litière, les jambes molles et le cerveau vide, quelle amertume et quel supplice ! Elle essayait de vaincre ses répugnances, soutenue dans ses efforts par la tendresse de son mari, par sa foi de Bretonne aussi, mais n'y parvenait que difficilement.

Comment avait-elle épousé Pierre ? Je crois qu'elle avait fait ce qu'on appelle un mariage de raison.

Ses parents étaient ruinés ; son père, capitaine au Banc, avait disparu corps et biens avec sa bisquine, et Pierre enfin, brave homme, travailleur, un peu gourde et lent sans doute dans ses gestes comme tous les *kouers*, possédait une fortune assez rondelette. Quand elle vit un soir sa tante, la fière Marivonne, qui n'était pas prodigue de ses visites, débarquer à Bréhat par la vedette, son cœur pourtant se serra. Marivonne, qui s'intéressait à Pierre, lui avait déjà touché un mot de celui-ci. Elle devina de quelle ambassade sa tante était chargée, rentra dans sa chambre et pleura toute la nuit. Le lendemain, la tante parla. Fine demanda un court répit d'une heure, se rendit à la chapelle et en revint consentante...

Et voici le beau de l'histoire : Pierre parti à la guerre, Fine se révéla une autre femme. L'amour-propre, la volonté de ne pas démeriter aux yeux de son mari, le désir de prendre sa part du grand sacrifice universel, la transformèrent complètement. Elle fit taire sa nostalgie, se donna cœur et âme à la ferme, voulant qu'à son retour Pierre trouvât tout en bon état. Elle accoucha d'une belle petite fille dans l'intervalle. Un second enfant lui naquit neuf mois après un congé de moisson qu'avait obtenu son mari. Et un troisième est en route. Et tout va le mieux du monde à la Haie-Blanche aujourd'hui : le blé s'est vendu le triple de ce qu'il se vendait avant la guerre ; on a fait six barriques de cidre ; les truies sont grasses à souhait ; le bétail en forme ; les juments luisantes de poil. Fine elle-même a retrouvé ses couleurs et son entrain. Et ainsi s'est vérifiée une fois de plus la forte observation du grand saint Thomas d'Aquin : « Supposé que tous les maux fussent empêchés, beaucoup de biens manqueraient à l'univers ».





GRAV. ET IMP. BRAUN & C^{ie}
MULHOUSE-DORNACH